

ILS SONT LA PROIE
DES BRACONNIERS.
DES VÉTÉRINAIRES, DES
BIOLOGISTES ET
LE DIRECTEUR DU PARC
DE LA GARAMBA
SE BATTENT CONTRE
L'ANÉANTISSEMENT DE
CETTE ESPÈCE

ELEPHANTS LA COURSE CONTRE LA MORT

PHOTOS ALVARO CANOVAS

Fin mars, les biologistes Marina Monico (à g.), Pablo Schapira Perez (accroupi) et le vétérinaire Pete Morkel (à dr.) vérifient que l'éléphante assoupie respire normalement.

L'animal est à terre, mais seulement endormi. L'équipe vient de lui poser un collier équipé d'un GPS. Pour pouvoir suivre ses mouvements et ainsi le protéger de son seul prédateur: l'homme. Ces dernières années, le braconnage s'est intensifié. Des groupes armés de kalachnikovs abattent les éléphants pour arracher leurs défenses. Une manne: l'ivoire peut atteindre 300 dollars le kilo. En Chine et en Thaïlande, les deux principaux marchés, la demande explose. Le commerce illégal de cet or blanc a doublé depuis 2007. Un trafic qui menace la survie de l'espèce. Si le massacre continue, les éléphants d'Afrique pourraient disparaître d'ici à dix ans. Le Parc de la Garamba, en République démocratique du Congo, est leur dernier sanctuaire. Autour du vétérinaire Pete Morkel, des hommes et des femmes se mobilisent pour que ce vaste territoire ne se transforme pas en cimetière.

IL FAUT S'APPROCHER FACE AU VENT ET ENDORMIR L'ANIMAL POUR POSER LA BALISE

Dans les hautes herbes, les éléphants sont presque invisibles. A la moindre alerte, les femelles se disperseraient. Le geste qui tue est désormais un geste salvateur: à moins de 20 mètres, le tireur ne doit pas rater l'animal, car il ne dispose que d'une seule seringue pour l'endormir afin de lui poser un GPS, véritable collier de survie dans cet immensité où sévissent des milliers de pirates-braconniers. Depuis avril 2004, les cavaliers janjawid, venus du Soudan, déciment les troupes. Les derniers des 1200 rhinocéros blancs recensés ont été massacrés l'année dernière. Même les girafes du Congo deviennent des cibles! Quelques dizaines de gardes sont chargés de protéger une faune exceptionnelle, sur un territoire sans frontières et sans lois: 17 rangers ont déjà été tués depuis 2007.



1. L'approche est lente. Le troupeau a d'abord été repéré par un ULM.
2. Pete Morkel, au fond, intime le silence. Pablo est sur le qui-vive.
3. Pete épaulé avec son fusil hypodermique.
4. La seringue est correctement plantée. La petite blessure provoquée par l'aiguille sera désinfectée.



Pete Morkel prépare la seringue.
Derrière sa main gauche, le collier GPS
qui pèse 15 kilos.

LA MANIPULATION DU PUISSANT SÉDATIF DEMANDE UNE EXTRÊME CONCENTRATION

Quand la savane se transforme en bloc opératoire. L'étorphine est une poudre qu'on ne doit mélanger qu'au dernier moment : 9 milligrammes endorment un éléphant pendant une vingtaine de minutes, 30 microgrammes tueraient un homme ! L'animal anesthésié doit reposer sur le flanc et ne pas être avachi sur ses pattes, pour qu'il puisse respirer. Les biologistes s'assurent que la trompe n'est pas obstruée, sinon l'éléphant mourrait asphyxié. Après la sédation, Pete lui injecte dans l'oreille un antidote qui agit au bout d'une minute et lui fait recouvrer instantanément son agilité. C'est toute la « famille » dont elle est la matriarche qui est désormais sous contrôle.



Dans le ciel, l'ULM qui a
servi à repérer le troupeau. A terre,
l'éléphant est endormie.



« Retournement »,
pour éviter les accidents
respiratoires.



Pablo caresse
la trompe, un geste
purement amical.



Ajustement du collier,
bloqué au moyen de la visseuse
posée sur la tête de l'animal.

LUIS ARRANZ

« NOUS DEVONS AGIR ET DÉPENSER DE L'ARGENT, C'EST MAINTENANT OU JAMAIS. DANS DIX ANS LES ÉLÉPHANTS AURONT ÉTÉ EXTERMINÉS »



L'éléphante vient de se réveiller. Elle va rejoindre le reste du troupeau.

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO **EMILIE BLACHERÉ**

Pete Morkel épaula le fusil, vise et tire. La détonation sème la panique parmi les éléphants qui détalent, poussant des barrissements furieux. Leur folle course fait trembler le sol de la savane. Terrifiant. Devant nous, à une vingtaine de mètres, une colossale femelle de 36 ans ralentit, titube, vacille. Presque instantanément, les autres pachydermes semblent surmonter leur peur pour se regrouper près d'elle, qu'ils voient en danger. Ils tentent d'empêcher sa chute et, quand elle s'effondre dans les herbes fauves, essaient de la soulever avec leurs trompes. Avec tant de vigueur que l'un d'eux, d'un coup de défense malheureux, lui entaille l'oreille droite. L'éléphante touchée demeure sur le flanc. Elle halète, le regard brillant. Pete Morkel et les hommes en tenue militaire qui l'accompagnent se redressent alors, tirent en l'air des rafales de kalachnikov et s'approchent de l'animal en hurlant. Le troupeau s'éloigne. Maintenant, la femelle est seule, confrontée à une quinzaine d'êtres humains. Ce ne sont pas des braconniers mais des rangers du Parc national de la Garamba. Pete Morkel, lui, est vétérinaire anesthésiste, un des meilleurs

spécialistes des grands mammifères africains. Il n'y avait pas de balle dans sa carabine mais un projectile destiné à endormir l'animal : 9 milligrammes d'éthorphine, « un sédatif trois mille fois plus puissant que la morphine », explique Pete. Tout en me parlant, il caresse le ventre rugueux de la bête ronflante. Pete est un type charismatique, longiligne, solide, à la peau tannée et au regard vert émeraude. Sud-Africain, fils du bush, né dans l'ancienne Rhodésie, il va souvent pieds nus dans la savane quand il en a assez de ses godillots usés. Il porte des shorts noirs ou des jeans, des tee-shirts kaki, une casquette délavée. « Impossible de se lasser de ce métier, dit-il. C'est toujours une grande émotion... Les éléphants me fascinent. Ils sont intelligents, solidaires, loyaux et libres. » Dans « Les racines du ciel », Romain Gary les décrivait lui aussi comme « la plus grande image de

liberté vivante qui existât encore sur terre ». Il nous aura fallu plusieurs jours de voyage et plus de 6000 kilomètres pour rencontrer ces géants libres, dans le dernier sanctuaire des éléphants de l'Afrique centrale, au nord-est de la République démocratique du Congo, sous les instables frontières centrafricaines et sud-soudanaises. Des heures d'avion, de 4 x 4 sur des pistes cabossées et poussiéreuses, de marche rapide dans des plaines ondulées encore mouillées et des marécages bourbeux pleins de bestioles, de la vase jusqu'aux cuisses. Aux commandes de son ULM, Luis Arranz, directeur énergique du parc, accent espagnol prononcé et yeux bleu ciel, guide les scientifiques pour repérer les troupeaux de pachydermes. Les visages et les bras nus giflés par des herbes grandes comme deux hommes, nous cheminons à travers la savane embroussaillée et les *Kigelia africana*, les arbres à saucisses. Une expédition sous un soleil ardent et un ciel vaporeux, un climat rude, heureusement balayé par de rafraîchissantes bourrasques. Ici et là, des babouins, phacochères, serpents, cobs de Buffon, antilopes bubales, crocodiles, hippopotames, girafes. Sur l'autre flanc de la plaine, on devine les géants immobiles qui, dans le

lointain, ressemblent à des statues de granit. Nous les approchons. Pete Morkel est en tête de la colonne humaine, suivi de deux jeunes biologistes espagnols, Pablo Schapira Perez et Marina Monico. Passionnés, pétillants et sympathiques. Des rangers, fusils d'assaut armés, les encadrent. Nous avançons d'un pas pressé, en silence, face au vent, car « les éléphants ne voient presque pas, n'entendent pas grand-chose, mais ils peuvent nous sentir à des kilomètres », chuchote Marina dans un français parfait. Après une demi-heure, devant nous, à une trentaine de mètres, presque 300 gigantesques et paisibles bêtes. Dangereuses, voire mortelles, si elles chargent avec leurs défenses pesant jusqu'à 80 kilos... Il y a des femelles, avec leurs petits qui têtent encore, et quelques jeunes mâles adolescents. Ils mangent leurs 100 kilos quotidiens de plantes et de feuilles. Chaque fois

« Ce sont des animaux sociables et d'une grande complexité émotionnelle »

que nous les voyons remuer leur trompe et leurs grandes oreilles, un sourire monte à nos lèvres. Leur énormité, leur malhabilité, leur gigantisme fascinent. Après trois ans et demi dans la brousse, Pablo est comme nous, ému : « Ce sont des animaux si sensibles, sociables, joueurs, d'une grande complexité émotionnelle. Ils sont incroyables ! »

« Ils étaient encore 20000 dans les années 1970, raconte Luis Arranz, la voix grondant de colère contenue. Désormais, ils sont moins de 2000, tous massacrés par cet abattage hors la loi. Dans dix ans, ils auront disparu... La situation est critique. Organiser des colloques et des conférences dans des bureaux propres en Occident ne sert plus à rien. C'est sur le terrain, ici, qu'il faut agir et dépenser l'argent ! C'est maintenant ou jamais. Leur sauvegarde est une abnégation, un combat quotidien, sans doute perdu d'avance si rien ne change. » Le directeur ne cache ni son impatience ni sa douleur de voir les troupeaux décimés par des groupes armés ougandais et sud-soudanais, des habitants du coin, des rangers perfides... et par l'armée nationale congolaise. Le salaire moyen d'un fonctionnaire de base est d'environ 15 euros par mois et s'élève à 40 euros pour un soldat. Luis, découragé, raconte que, en 2009, « lorsque les 11 000 militaires des Forces armées de la République démocratique du Congo [FARDC] sont venus dans le parc patrouiller pour dissuader les milices rebelles et nous protéger, ils ont préféré abattre des dizaines d'éléphants et revendre leur ivoire et leurs testicules. C'était plus rentable. A côté des carcasses, on a retrouvé des bérêts rouges de la garde républicaine. Rien ne les arrête. La justice congolaise est inexistante car notre gouvernement est plus que corrompu. Il trempe jusqu'au cou dans le trafic de l'or blanc. »

A plus de 200 kilomètres de Garamba, dans la capitale, Kinshasa, une ville grouillante et embouteillée, le président Joseph Kabila néglige le dossier « Eléphants ». D'autres sont beaucoup plus brûlants. C'est avec fermeté qu'il dirige depuis janvier 2001 ce vaste territoire dont les sous-sols comptent parmi les plus riches au monde en minéraux : argent, uranium, plomb, zinc, cadmium, or, étain, tungstène, manganèse, coltan... La RDC possède la deuxième réserve planétaire en cuivre, avec 10 % du total recensé, et surtout 50 % des stocks de cobalt et 30 % de diamant. Le pays pourrait être une des plus grandes puissances mondiales ; pourtant, il n'en est rien. Les ressources sont pillées par des milices, pour la plupart soutenues par les Etats frontaliers et des multinationales occidentales. Parmi elles, les Tutsis du M23, les rebelles ougandais de l'Armée de résistance du Seigneur (LRA), les forces d'autodéfense Maï-Maï ou les Forces démocratiques de libération du Rwanda (FDLR), exilées. Toutes tristement célèbres pour leurs exactions sanguinaires auprès de la population. La RDC est une poudrière. Depuis que le cycle des guerres s'est ouvert dans l'ex-Zaïre, en 1997, l'armée n'est jamais parvenue à combattre ces mouvements. Des processus de paix ont permis de les atténuer, jamais de les briser militairement ni de répondre à leurs griefs politiques. Alors que le Rwanda commémore cette année les 20 ans de son génocide, la République démocratique du Congo compte encore ses morts – près de 5,4 millions selon les ONG –, ses 3 millions de déplacés et ses 400 000 femmes vio-

lées durant les deux dernières décennies. Plus de 6 millions de Congolais ont toujours faim. « Pour beaucoup d'Africains, un éléphant, c'est surtout 5 tonnes de viande, reconnaît Pete Morkel. Il est évident que peu comprennent l'argent dépensé pour les sauvegarder. »

Penché sur l'éléphante endormie, Pete garde la foi et l'espoir. « Une seule personne peut tout changer si elle est motivée, battante et passionnée », se rassure-t-il. Le spécialiste vérifie sa température et prend ses mesures : longueur, hauteur, circonférence des pattes, nombre de doigts et de dents. L'animal a la peau épaisse, parsemée de poils noirs et recouverte de boue. Aidés par les gardes, Pablo et Marina passent autour du cou du mastodonte un collier GPS, large comme une main. « Grâce aux si-

gnaux envoyés par satellite, expliquent-ils, c'est l'unique moyen de surveiller trois fois par jour l'emplacement des groupes, d'observer les itinéraires de migration, de recenser les bêtes tuées. Six animaux en portent. Bientôt, il y en aura onze de plus. » La délicate opération est un succès. Des dizaines de vautours blanc et noir tournoient, affamés, au-dessus de nos têtes. Pete injecte l'antidote. Puis l'équipe s'échappe dans les fourrés, heureuse. En moins de deux minutes, l'éléphante ankylosée se réveille, se relève et marche, pataude, vers les siens, libre devant cet horizon magnifique où les seules limites sont celles de la vue. Désormais, elle est protégée. ■

« La justice congolaise est inexistante, notre gouvernement, corrompu »

gnaux envoyés par satellite, expliquent-ils, c'est l'unique moyen de surveiller trois fois par jour l'emplacement des groupes, d'observer les itinéraires de migration, de recenser les bêtes tuées. Six animaux en portent. Bientôt, il y en aura onze de plus. » La délicate opération est un succès. Des dizaines de vautours blanc et noir tournoient, affamés, au-dessus de nos têtes. Pete injecte l'antidote. Puis l'équipe s'échappe dans les fourrés, heureuse. En moins de deux minutes, l'éléphante ankylosée se réveille, se relève et marche, pataude, vers les siens, libre devant cet horizon magnifique où les seules limites sont celles de la vue. Désormais, elle est protégée. ■

1. Un cadavre mutilé repéré grâce aux vautours. Derrière, Luis Arranz, le directeur du parc.
2. Yacinte et Christophe, deux gardes, avec la défense de 30 kilos confisquée à des braconniers. Une trentaine de ces tristes trophées sont entreposés dans ces locaux.

